

Postface

René Kaës

DANS CAHIERS DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE 2020/1 (N° 54), PAGES 227 À 232
ÉDITIONS DE BOECK SUPÉRIEUR

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807393578

DOI 10.3917/cpc.054.0227

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2020-1-page-227.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

POSTFACE

René KAËS

La rencontre qu'organise un colloque est celle qui met en œuvre le travail de culture. Parler ensemble (*cum - pluribus - loquere*) est à la fois le moyen et le résultat de ce travail. Parler donne un nom à la chose et suscite la pluralité des significations désormais pensables, transmissibles, ouvertes à la controverse : à la *disputatio*. Parler de la violence, même violemment, ce n'est pas agir un acte violent, ce n'est pas une réalisation directe des pulsions destructrices, c'est un travail de culture spécifique de l'humain.

Le colloque international organisé à l'Université de Lausanne en novembre 2018 par Muriel Katz et son équipe est précisément un inventaire de la faillite du travail de culture devant cette tâche incessante et vitale qui incombe aux institutions : maintenir le passage de la violence agie à la représentation de la violence figurée, pensée, sublimée. Passage étroit et précaire, toujours à réinventer, Freud nous en a averti.

Parler ensemble et à plusieurs voix de la violence sociale et de la violence de masse, c'est donc réfléchir à ce qui achoppe dans les processus de symbolisation au sein des ensembles collectifs et des organisations sociétales, c'est donner un nom à ce qui les désorganise : les espaces psychiques du sujet, des groupes et des institutions. C'est mettre à vive lumière ce qui fait aujourd'hui comme hier, et déjà comme demain, le *malêtre* dans la civilisation, dans le *processus* de civilisation. C'est dire les conditions du vivre ensemble exigées de chaque personne et de chaque groupe pour inventer et conclure les alliances fondatrices, maintenir les garants qu'une communauté de droit pourra s'opposer à l'arbitraire et à la domination sans limite.

Or c'est précisément cette problématique qui a guidé le propos central de ce colloque, sans que toutefois la controverse y trouve place.

Trois grands axes structurent ce numéro des *Cahiers de Psychologie clinique* : penser les traumatismes collectifs, repérer les traces que ces traumatismes laissent dans la mémoire collective et individuelle et dans la transmission intergénérationnelle, élargir ces propositions à ce qu'aujourd'hui on nomme « cliniques de l'extrême ». Ce sont là bien entendu des distributions thématiques qui se rejoignent sur de nombreux points cruciaux, mais une autre lecture de cette distribution pourrait configurer une autre combinatoire thématique. Par exemple, on notera que la question de la transmission et de la mémoire du traumatisme traverse ces trois grands axes.

Quelques remarques à propos des catastrophes psychiques d'origine sociale

Comment penser les traumatismes collectifs, ce qui les spécifie en tant qu'ils sont produits par la violence collective ? J'avais pour ma part décrit la notion de *catastrophe psychique d'origine sociale* pour décrire, à partir de la violence d'État, ce qui survient dans la coproduction collusive d'événements traumatiques qui ne parviennent à s'élaborer ni dans l'espace intrapsychique ni dans l'espace sociétal. La catastrophe, ainsi que l'atteste le mot grec qui la désigne, est un bouleversement, une fracture destructrice irréversible. Le drame catastrophique, « reste en perpétuel défaut d'énoncé », selon la belle formule de P. Jeudy.

J'écrivais de mon côté que ce drame est en souffrance de représentation « parce que les lieux et les fonctions psychiques et collectives où représentation et énoncés pourraient se constituer, être signifiés et adressés à d'autres ont été abolis [...]. Les processus générateurs de mémoire et, par là, d'une possibilité d'historisation, n'ont pu être mis en œuvre » (R. Kaës, 1979, pp. 178-179).

Il faut souligner non seulement que la source des traumatismes collectifs produits par la violence collective est exogène au sujet singulier, que leur origine est précisément dans un certain état du collectif, mais aussi que leur résultat impacte le

collectif et les sujets qui le composent. La violence productrice de tels traumas destructeurs rend solidaires et confus les espaces collectifs et les espaces subjectifs et les principes qui les fondent, retournant la violence traumatogène du collectif sur lui-même. Et ce qui est détruit dans la violence collective extrême est la représentation de l'identité humaine : « Si c'est un homme... » écrit Primo Levi. Des humains en groupe, en société, en masse, attaquent le socle de l'identité humaine par éradication, par destruction des racines de sa singularité et de ses singularités : ethniques, culturelles, religieuses. C'est l'entreprise mortifère des génocides, de la violence d'État, des dictatures, de la violence économique.

Assurément, et les auteurs de cet ouvrage sont quasi unanimes à le repérer, ce qui est détruit, ce sont aussi bien les alliances qui structurent le lien social que les alliances inconscientes qui organisent l'espace psychique. Ils reconnaissent que la destruction des garants métapsychiques dont la tâche est celles des institutions est un effet de telles violences.

Ce n'est alors pas seulement le trauma dans sa double détermination collective et subjective qui se transmet aux générations qui suivent, mais conjointement (comme les auteurs l'ont noté), “la déchirure du tissu mémoriel” et des inscriptions symboliques.

Traumas collectifs, traces et transmission. L'héritage traumatique

Le second axe qui se dégage de cet ensemble de textes est celui de *l'héritage traumatique*, terme qui revient plusieurs fois sous la plume des auteur-e-s pour désigner ce dont les survivants des violences collectives génératrices de traumas collectifs sont porteurs et eux-mêmes transmetteurs. Quel héritage traumatique se transmet aux descendants lorsque la sidération de la psyché causée par l'effroi traumatique, par la honte du survivant, mais aussi la désorganisation des temporalités au profit du temps unique de la sidération partagée paralysent les processus de pensée ?

La complexité du travail de remémoration et d'élaboration des « restes traumatiques » est une constatation récurrente

tout au long des contributions à cet ouvrage. Ainsi lorsqu'est explorée la spécificité du travail de subjectivation de l'héritage psychique chez les descendants directs de militants politiques qui, dans les années soixante-dix, ont été contraints de s'exiler pour des raisons politiques. Ou lorsque dans un contexte familial traumatique l'expulsion psychique des parties non transformées de la psyché caractérise la toxicité de cette modalité défensive : « les débris traumatiques se transmettent alors de manière brute à la génération suivante, qui hérite de la dimension mortifère associée au passé ».

Les mémoires, le travail de mémoire et les conflits de mémoire

Il n'y a pas seulement diverses mémoires parmi celles qui sont acquises au cours du développement d'un sujet, d'un groupe ou d'une société. Il existe aussi de nouvelles mémoires qu'impose l'élaboration des traumatismes qu'ils ont subis. Il existe différentes mémoires, parce que l'écart différenciateur entre les sujets et entre les groupes persiste dans le drame catastrophique. Mais, au lieu de percoler les unes dans les autres ces différentes mémoires se coagulent en une mémoire commune qui fixe l'ensemble des atteintes traumatiques et assure la nouvelle cohésion du sujet et des groupes.

C'est au contraire cette pluralité hétérogène qui maintient l'écart entre les sujets et entre les générations. C'est à mon sens ce qui justifie que le récit du drame catastrophique et des traumatismes qui le constituent doive être un récit à voix multiple, *polyphonique*, la confrontation de la singularité des mémoires, sa subjectivation en quelque sorte, créant ainsi les conditions d'un processus d'historisation différenciée selon les mémoires.

Tout comme la clinique de la violence d'État, des rescapés de génocide, la clinique de la migration, des réfugiés, des demandeurs d'asile, font apparaître la nécessité et la difficulté de construire une nouvelle mémoire. Cette nouvelle mémoire est d'abord un bricolage de survie avant de devenir, quand c'est possible une mémoire de la catastrophe. Elle est source de conflit entre la mémoire de la filiation, d'avant la catastrophe, et la mémoire affiliative acquise pour prendre place dans de nouveaux liens et dans de nouvelles institutions, dans

de nouveaux mythes fondateurs. Elle est source de violence et d'angoisse entre les différentes générations de migrants, de rescapés, de réfugiés dans la transmission psychique de l'identité et des mythes fondateurs.

La spécificité du dispositif de travail psychique en groupe. Le travail polyphonique du groupe

À juste titre à mon avis, les auteurs soulignent la potentialité subjectivante de dispositifs cliniques originaux qui favorisent la restauration des liens et des contenants métapsychiques qui forment la base de l'espace psychique. L'analyse de la séquence de groupe avec des enfants juifs cachés pendant la Shoah montre la pertinence des dispositifs groupaux, la spécificité des transferts qui s'y manifestent et la nature cumulative des traumatismes subis. C'est là une prise en considération capitale, un apport majeur à l'élaboration des traumatismes liés à la violence sociale et à la violence de masse.

Les auteurs observent la restauration des alliances structurantes de base et des garants métapsychiques, le travail de différenciation des mémoires et le désencryttement de ce qui s'est enfoui au plus profond de l'inconscient. Le travail du groupe fait vivre une autre expérience que celle de la dislocation : le retour de ce qui a été refoulé, dénié ou désavoué, et qui a désarticulé les liens entre les espaces psychiques et les espaces sociaux et institutionnels.

Je voudrais de nouveau attirer l'attention sur l'importance du colloque à voix multiples et du récit polyphonique dans le travail de *remembrance* du passé traumatogène après les catastrophes psychiques et sociales produites par ces violences. J'ai appelé ce processus de réarticulation *travail de remembrance*, associant dans ce mot le travail de mémoire et le travail de remembrement des parties du Soi et des liens disloqués par la violence des catastrophes psychiques et des catastrophes collectives¹. La remembrance et la polyphonie des discours relancent les processus de symbolisation, « transformant, comme l'écrit une auteure, les survivants en témoins parlants ».

Les recherches engagées sur la spécificité du processus de deuil des disparus politiques révèlent une autre complexité,

1 Cf R. Kaës (2009), « Le travail de l'intersubjectivité et la polyphonie du récit dans l'élaboration de l'expérience traumatique », in : Vahram et Janine Altounian *et al.*, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, Presses universitaires de France (p. 209-235).

celle du deuil et celle du processus d'historisation dans les familles des personnes disparues. On ne peut que parler des disparus, mais aux disparus, il manque leur parole de témoignage, ils ne peuvent prendre place dans le récit qu'en en devenant les objets, mais ce qui importe est qu'ils soient objets de mémorisation différentes.

Questions

Voici donc un ensemble de textes qui génèrent de nouveaux champs de recherches. Sans doute y aurait-il lieu de développer davantage la problématique incluse dans le titre du colloque : qu'est-ce qui spécifie la violence sociale (et sociétale) et la distingue de la violence de masse ? Pourrait-on dire que la violence de masse possède cette caractéristique qu'elle emporte dans sa puissance dévastatrice tous les facteurs différenciés qui forment société et qui se dissolvent en elle ? Les masses se constituent sur la régression vers les processus archaïques qui assurent leur force et leur irrationalité. Mais la question n'est pas aussi simple, puisque les violences « sociales » peuvent elles aussi régresser, dans l'émeute par exemple, vers la violence de masse.

On pourrait aussi se demander si les souffrances psychiques dont la source est, *largo sensu*, « sociale » sont-elles les mêmes dans toutes les sociétés ? Une analyse différentielle sera bienvenue. Ces distinctions auraient en outre le mérite d'approfondir comment dans l'interférence entre les espaces psychiques et les espaces collectifs se sont jour, se soutiennent et composent *in fine* une genèse polymorphique de la violence.

Une dernière remarque : j'ai appris de l'expérience clinique et de l'observation que la violence ultime, dévastatrice, est la violence non reconnue, déniée, désavouée. Cette violence est une puissante génératrice de violence contre soi et contre les autres. En France l'histoire des « gilets jaunes » en témoigne, et aussi dans le même temps et dans de nombreux pays les effets libérateurs du « me too ». Deux exemples saisis dans ce moment de notre histoire où se développent la défiance et la haine des institutions, à la mesure de leur faillite à assurer leur fonction de garants, en conséquence de la disparition des répondants et de la dissolution du sujet dans la masse des individus.

René Kaës
Janvier 2020